

# ILS SE SOUVIENNENT...

## Souvenirs d'un collègue improbable

Si l'on avait prédit en 1965 au bachelier tout frais émoulu du Lycée Carnot de Dijon qu'il accomplirait l'essentiel de sa carrière à l'Université de Bourgogne (1977-2007), il aurait conclu à une plaisanterie : certains adolescents, aussi butés que peu éclairés sur eux-mêmes, croient détenir les clefs de leur avenir...

Je savais surtout ce dont je ne voulais plus : mon professeur de philosophie, François Fédier, avait proclamé « pourri » l'enseignement de sa matière à l'université et, de toute façon, j'excluais de mes objectifs tout ce qui aurait pu me rappeler les bancs et le bachotage de l'école – les classes préparatoires ou l'année de propédeutique alors requise pour accéder aux filières de la Faculté des Lettres. En outre, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'enseignantes américaines, je ne me projetais pas du tout en enseignant, et surtout pas en prof d'anglais : il me restait quelques cordons ombilicaux à sectionner.

Tout anguleux que je fusse, j'étais attiré par la diplomatie et je m'inscrivis à la Faculté de Droit où, hormis l'économie politique, tout me captiva. Mais le « temps libre » dont les études supérieures paraissaient prodigues m'incita à m'adonner sans modération à ma précoce passion pour les archives. Un jour, plongé dans les liasses notariales de Beaune, je tombai sur un cas d'adoption de 1653. Or on venait de m'apprendre que l'adoption n'existait pas sous l'Ancien Régime ! Je mis ma découverte sous les yeux de mon professeur, Guy Antonetti, qui fréquentait également les Archives de la Côte-d'Or : très étonné, il se renseigna et me poussa à rédiger un article pour les *Mémoires de la Société pour l'histoire du droit* en Bourgogne. Ce fut ma troisième publication historique : ma vocation de chercheur s'affirmait, mais celle d'enseignant errait encore dans les limbes. Toutefois, deux échecs en Droit, rendus assez prévisibles par les horaires allégés que je m'étais alloués au profit de mon addiction à la poussière des vieux papiers, m'obligèrent à me réorienter – ce que je fis d'autant plus volontiers qu'entre-temps l'année de propédeutique avait disparu.

J'entrai donc de plain-pied en Lettres modernes et y rencontrai d'abord celle qui allait consentir à lier sa vie à la mienne pour toujours, mais y trouvai en prime des programmes qui mariaient mon goût pour la rigueur avec ma propension à la rêverie. Avec M. Strenna et ses digressions passionnées et passionnantes, le latin lui-même commença à retenir mon attention, et le cours de littérature comparée de M. Lacan sur les Lumières élargit nos horizons à toute l'Europe. Quant au département d'Anglais, il semblait nous avoir délégué quelques-uns de ses meilleurs éléments, Yves Carlet et Gabrielle Bouley, puis Mme Sadrin et M. Talon lui-même, dont le cours sur *Tess* fut pour moi un enchantement et un tourment : G. Bouley, ayant repéré mon accent américain lors de la lecture avant traduction d'une phrase de version, avait dû parler de ce phénomène égaré en Lettres à son collègue, et M. Talon, croyant avoir repéré ce M. Chevignard assez loin à ma gauche dans l'amphi Bachelard, se mit à le solliciter régulièrement : je baissais lâchement le nez pendant que l'autre, moins timide que moi, bafouillait des bribes de réponse qui durent sérieusement ternir l'idée que M. Talon se faisait de la si perspicace oreille de Mme Bouley.

Licenciés ès lettres en 1970, aussitôt mariés, nous fûmes, mon épouse et moi, recrutés comme maîtres auxiliaires à Autun et nous lançâmes dans des maîtrises sous la direction à la fois docte et débonnaire de M. Milner, dont le cours sur *Les Faux-Monnayeurs* de Gide nous avait séduits. Toutefois, accaparé par mes premières classes ainsi que perdu parmi les piles de fiches que j'accumulais sur la poésie de Pierre Emmanuel, je décidai de repousser d'un an la rédaction de mon mémoire et, pour obvier à un troisième blanc dans mon cursus universitaire, fis valoir que ma licence de lettres me procurait l'équivalence d'un autre D.E.U.G. littéraire, ou plutôt, à l'époque, d'un D.U.E.L., en l'occurrence fort bien nommé. Mes occupations d'Autun ne me laissaient pas le loisir d'assister aux cours, mais je pus du moins me présenter aux partiels et autres examens de licence d'anglais – avec succès. Pas à pas, à reculons, mon destin se dessinait... Mais l'année suivante, volte-face, je soutins ma maîtrise de lettres en tirant des fonds anciens la vie et l'œuvre oubliées d'un pédagogue voltairien du 18<sup>e</sup> siècle bourguignon.

Mon sursis militaire expirait, mais non pas mon antimilitarisme primaire... J'optai donc pour la coopération : mieux valaient deux ans dans l'enseignement que seize mois sous l'uniforme ! J'eus la chance d'obtenir un poste de V.S.N.A. à l'École française de Washington, où j'enseignai le français et l'anglais à des élèves d'une quarantaine de nationalités différentes pendant que, sur la place publique, les joutes juridiques du Watergate faisaient rage. Quel réveil après la sommeilleuse Autun ! Mais, sur le plan pratique, les charges de famille étaient sur le point de doubler : comment assurer l'avenir ? Un concours d'enseignement ? Mais lequel ? Et pouvais-je me « coincer » pendant huit ans dans une profession que je n'étais pas vraiment sûr de vouloir exercer ? Nécessité fit loi...

Mon latin branlant et trébuchant me poussa vers l'anglais. Je fis donc l'emplette des dix œuvres au programme de l'agrégation, que ma maîtrise de lettres me permettait de briguer, et m'inscrivis aussi au C.A.P.E.S., sur la base de ma licence d'anglais, puis me mis au travail à temps perdu, en tandem : ma mère, diplômée de français aux États-Unis en 1940, avait récemment repris des études à Dijon et passé une licence d'anglais : elle me proposa de suivre les cours de concours et de m'en transmettre chaque semaine la quintessence. Lorsque je passai les épreuves à New York en mai 1974, j'avais l'esprit tranquille : par le biais d'une petite annonce du *Monde*, je m'étais porté candidat à un emploi de coopérant civil au Maroc et avais obtenu un poste dans le département d'Anglais de l'Université de Fès – ce qui réglait la question du futur immédiat. Et puis, lors de la distribution du sujet sur *Pygmalion* de Shaw, la candidate devant moi me demanda furtivement de lui rappeler le nom des personnages principaux de la pièce : j'avais donc une petite longueur d'avance sur au moins quelques condisciples... Comme j'étais domicilié en Amérique, ma réussite fut comptabilisée à Caen, mais j'en ai toujours assigné le mérite à Dijon (et à ma si zélée secrétaire...).

Les trois années à Fès me donnèrent le goût de l'enseignement supérieur : je m'étais plu avec mes classes qui allaient de la 4<sup>e</sup> à la terminale, et même amusé lors de quelques heures d'anglais dispensées dans le primaire à Washington, mais ce temps crucial entre le lycée et les choix professionnels (dont j'émergeais à peine moi-même) me touchait particulièrement. Toutefois, pendant tout ce temps, le corps enseignant de Fès, composé de Français, d'Anglo-Saxons, d'Irakiens, de Syriens, d'Égyptiens, etc. (tous astreints à un strict devoir de réserve), ne put frayer qu'avec un seul collègue marocain : l'ambiance était chaleureuse, mais j'avais imaginé un peu naïvement qu'un coopérant devait avant tout viser à pourvoir à son remplacement. Je demandai donc en 1977 à rentrer en France et, peu après, appris la publication d'un poste d'assistant dans le département d'Anglais de Dijon. Douze ans après son bac, l'angliciste malgré lui se sentait enfin à peu près mûr pour entamer une vraie carrière d'enseignant-chercheur. Michel Baridon m'avait mis en relation avec un spécialiste de l'Amérique coloniale, Jean

Béranger, de Bordeaux III, et j'avais déposé un sujet de thèse d'État : « Les Relations de voyage en Amérique du Nord aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. »

C'est donc en tant que novice dans le mini-cénacle des « américanistes » (François et Danièle Pitavy, Yves Carlet) que j'arrivai dans la section d'Anglais, qui accueillit le « dix-huitiémiste » que j'étais en le gratifiant d'un cours d'agrégation sur *The Naked and the Dead* de Norman Mailer, dont le nom m'était à peu près inconnu ! Ce fut un choc que j'employai l'été à encaisser, mais aussi une découverte qui allait avec bonheur se reproduire bien des fois : mes recherches m'avaient ancré par choix dans le Siècle des Lumières, mais les programmes tombés d'en haut allaient m'organiser des excursions littéraires et historiques qui m'imposèrent des dépaysements temporels sagement instructifs.

Un autre choc fut le tutoiement quasi généralisé qui se pratiquait dans la section (sauf pour M. Grivelet, au demeurant fort affable). Je m'y exerçai du mieux que je pus, même avec MM. Monsarrat et Sallé, et m'y habituai d'autant plus vite que l'atmosphère générale me parut d'emblée très amicale. Je ne connus guère les pique-niques en famille de mes prédécesseurs, mais appréciai en fin d'année les dîners de section ouverts aux conjoints – sans compter les pots et autres réceptions chez les uns ou les autres en cours d'année. Bref, je compris rapidement, au fil des bruits de couloir, que j'étais tombé dans une section qui pratiquait l'art de résoudre en douceur (ou presque) tensions et rivalités. Il se peut que mon peu de goût pour les conflits m'ait rendu un peu distrait, mais si j'enregistrai parfois quelques éclats il me sembla toujours que leurs retombées étaient des plus éphémères. Je fus également sensible à l'accueil toujours souriant de Mme Remoissenet au secrétariat de la section et à l'efficace amabilité du personnel de l'atelier de reprographie.

Un autre de mes premiers souvenirs est celui des réunions de barème au moment des examens : cela pouvait durer des heures tant il fallait chiffrer sur une échelle allant de un à dix, avec une précision d'apothicaire, le nombre de « points-fautes » à décompter pour tel ou tel type d'erreur repérée ou potentielle. J'admirai ce souci de mettre, autant que possible, l'étudiant à l'abri d'une possible divergence d'appréciation entre correcteurs, mais surtout, pour moi qui avais imbibé l'anglais par l'oreille et sentais les subtilités de la langue sans pouvoir les expliquer clairement, les règles d'une lumineuse limpidité qu'énonçaient Gaby Bouley, Françoise Pellan ou d'autres m'ébahissaient. J'avais essayé, avant l'oral du C.A.P.E.S., d'ingurgiter une rébarbative grammaire anglaise – en pure perte, et voici que le pourquoi de toutes ces étrangetés langagières m'était soudain révélé en des formules quasi magiques.

Quelques événements plus rocaillieux me reviennent, mais Dijon n'en fut pas la cause : ils nous tombèrent dessus d'en haut. Mes collègues retraités m'avaient annoncé un long fleuve tranquille, un peu paresseux quant à l'avancement, mais très navigable à partir de son embouchure, et cela correspondait bien à mon idée simpliste d'une carrière de fonctionnaire. Très vite cependant des réformes en cascade douchèrent quelque peu nos perspectives d'avenir – en douceur d'abord : les grades d'assistant et de maître assistant ainsi que les listes d'aptitude furent supprimés. Je me retrouvai maître de conférences sans coup férir (1984). Mais il y eut aussi l'inflation des horaires d'enseignement, qui institua le système des 192 heures annuelles et mit fin aux trois heures hebdomadaires des professeurs, auxquelles chacun aspirait pour que pussent enfin s'épanouir pleinement les acquis de ses longues méditations. Enfin, le doctorat d'État fut remplacé par une sorte de Ph.D à l'américaine : les doctorants déjà inscrits pouvaient poursuivre sur leur lancée ou opter pour le nouveau régime. J'interrogeai mes aînés et ce fut un casse-tête. Les débats étaient vifs, et chacun y allait de son pronostic d'autant plus plausible que l'absence de visibilité ouvrait la voie à toutes les hypothèses. François Pitavy plaidait pour un passage à la nouvelle thèse, plus adaptée aux exigences de la recherche actuelle. Jean Béranger

me proposait une troisième voie : un doctorat de 3<sup>e</sup> cycle à l'ancienne, mais très fourni, que viendrait couronner dans la foulée une H.D.R. fondée sur l'ensemble de mes publications.

Je décidai de faire confiance à mon directeur de thèse, dont l'avis rejoignait mes propres aspirations. Mon penchant pour l'exhaustivité avait rendu inextricable ma réflexion sur deux siècles de relations de voyage en Amérique : j'y découpai un sujet à ma mesure, l'œuvre franco-américaine de Saint-John de Crèveœur (1735-1813), aristocrate normand devenu colon américain puis consul de France à New York, auteur d'un classique de la littérature américaine, qu'il traduisit et amplifia pour le public français des années 1780. Cette double appartenance (qui faisait écho à la mienne) m'attirait d'autant plus que bien des manuscrits et correspondances de Crèveœur, dans les archives parisiennes comme dans les bibliothèques américaines, demeuraient largement inexploités. Par ailleurs, n'ayant jamais voulu abandonner mes travaux bourguignons, je présentai qu'il me serait possible d'envisager une éventuelle H.D.R. à deux composantes reliées par une même approche – la mise à plat des lectures reçues et de leurs usages à partir d'une prospection des sources inexplorées. Les deux soutenances eurent lieu en 1989 (Bordeaux) et 1991 (Dijon).

Ma hantise des positions de pouvoir ne m'incitait aucunement à ambitionner le devant de la scène, mais dans notre section les responsabilités administratives s'abattaient sur nous à tour de rôle selon un critère d'ancienneté difficilement évitable ! J'assurai donc la vice-présidence (1994-1996) puis la présidence du Département avec celle de la Commission de spécialistes (2001-2004). Mes appréhensions initiales se dissipèrent assez vite. Malgré mon aversion pour les puzzles et les mathématiques, j'appris à jongler avec les emplois du temps et les coefficients des différents cours – et découvris dans les bureaux, avec soulagement, un personnel administratif jusque-là inconnu et ayant solution à tout. Comme président, il me sembla qu'il suffisait de laisser les points de vue converger vers un consensus de bon sens. Je me demande cependant si je ne planais pas dans des sphères vaporeuses d'où les escarmouches latentes ne me sautaient guère aux yeux. Je repense aussi aux jeunes candidats qu'il me fallut recevoir avant leur comparution devant un vaste demi-cercle de spécialistes : comment éviter que leurs légitimes inquiétudes ne les désarçonnent ? Les mains vides sont parfois, comme par miracle, les plus accueillantes. Toujours est-il que l'indulgente courtoisie et l'ingénieuse coopération de mes collègues présidèrent à mes présidences.

Je fus en 1992 chargé de coordonner l'enseignement de l'anglais aux étudiants de Lettres, ce qui me ramenait agréablement à mes débuts de « lettré », puis de chapeauter nos échanges avec les universités canadiennes et états-unienne dans lesquelles nous envoyions chaque année comme lecteurs une quinzaine de nos étudiants, qu'entre américanistes nous nous efforcions de sélectionner en fonction des profils souhaités de part et d'autre. Je revois, souvenir très émouvant, un certain nombre d'entre eux frapper à notre bureau l'année suivante : incapable de les identifier, je lançais quelques questions au hasard et finissais par les remettre, mais sans les reconnaître tant une année outre-Atlantique les avait transformés de fond en comble ! Et je songeais à l'étonnement de Crèveœur : « What then is the American, this new man? » – tout en m'interrogeant une fois de plus sur le silence en classe de tant d'étudiants français : ne savent-ils pas que leurs intuitions et questions peuvent susciter de bénéfiques rebonds de réflexion chez leurs enseignants ?

Au terme de cette brève rétrospective, mon sentiment dominant est la gratitude envers une institution qui m'a donné de conduire ma vie universitaire en toute liberté : les contraintes elles-mêmes m'ont enrichi en m'obligeant à outrepasser mes sujets de prédilection. J'ai pu mener ma recherche selon mes désirs et non par obligation, à l'écoute d'impératifs personnels et non à la traîne d'une quelconque sujétion carriériste – d'où son éclectisme dont l'unité

n'apparaît peut-être qu'à moi-même... Au fil des ans, de prudents collègues attirèrent mon attention sur le danger d'être trop « dispersé » dans une profession qui favorisait volontiers des spécialisations plutôt pointues, mais aucun ne semble m'avoir tenu rigueur de la plus lointaine et aventureuse de mes errances, celle des *Présages de Nostradamus* (Seuil, 1999), édition critique d'un manuscrit de 1589 dû au secrétaire bourguignon du prophète de Salon et rassemblant un bon nombre des textes perdus de ce dernier. Mais après tout n'était-elle pas longue et lâche la laisse qu'on avait passée au cou du jeune dix-huitiémiste à son arrivée en le jetant dans les bras de Norman Mailer ? Et lorsqu'en 1996 on me confia la succession de Jean Ducrocq, j'ajoutai bien volontiers à ma palette coloniale du 18<sup>e</sup> siècle la littérature de la mère patrie. Quoi qu'il en soit, je rends grâce à tous ceux avec qui j'ai cheminé pendant une trentaine d'années pour leur largeur d'esprit à mon égard, leur sincère amitié et leur chaleureuse présence en toutes circonstances. Ce n'est pas rien que d'avoir bénéficié tout au long de ces décennies d'un milieu professionnel ouvert et accueillant, laissant à chacun la latitude d'être lui-même, au service d'une cause commune : l'ébauche d'un éveil aux voix et visages du passé afin que l'avenir, peut-être, soit en mesure de générer davantage de relative clairvoyance que d'obtusité œillères.

Bernard Chevignard (mars 2022)